

1

La démographie : dynamismes et écarts

A • Un plus grand nombre d'hommes

1. Une démographie nouvelle

La population de l'Angleterre, qui s'élevait à 5 millions d'habitants en 1700, en compte 6 millions en 1750 et près de 9 millions en 1801, lors du premier recensement. C'est un « monde plein », en expansion rapide, avec des rythmes repérables ; la croissance est irrégulière d'abord puis régulière à partir de 1780. La population augmente ainsi d'environ 10 % chaque année.

La France connaît également cette augmentation mais de façon plus modeste. Le pays passe en effet, entre 1700 et 1800, de 21 millions d'habitants à plus de 29 millions. Le premier recensement de 1790-1791 comptabilise 27,4 millions de Français. L'accroissement est net à partir de 1745 et jusqu'en 1770-1780, de façon d'ailleurs très inégale selon les régions. En revanche, de 1779 à 1782, on compte plus de décès que de naissances, puis la croissance reprend mais de façon ralentie.

Quelles raisons donner à cette augmentation du nombre des hommes, qui préoccupe des penseurs comme Malthus, réformateur libéral (*Essai sur le principe de population en tant qu'il influe sur le progrès futur de la société*, 1798), qui préconise une limitation raisonnée des naissances afin de maintenir la croissance économique et le niveau des salaires ?

Le croît de population est dans les deux cas dû au recul de la mortalité ainsi qu'à une natalité qui reste forte. La baisse de la mortalité est due à tout un ensemble de causes, extrêmement diverses. Il y a moins de guerres, du moins jusqu'à la Révolution française. L'alimentation est plus abondante et variée ; les famines reculent. L'hygiène devient une vraie préoccupation, ainsi l'eau paraît-elle éminemment nécessaire ; dans les milieux aisés, les salles de bains se multiplient tandis que, comme l'a montré Alain Corbin, les « mauvaises odeurs » deviennent insupportables. Les vêtements et sous-vêtements de coton, plus courants, surtout en Angleterre, permettent un lavage plus fréquent. Parallèlement, la médecine progresse. C'est en 1776, qu'est fondée la Société royale de médecine française. Au total, et selon une enquête royale de 1786, la France compte alors 2 500 médecins et 25 000 chirurgiens mais répartis de façon inégale, majoritairement dans les villes. En Angleterre, les hôpitaux se multiplient, mais il s'agit surtout d'établissements privés et de petites dimensions. Dans l'ensemble, ces hôpitaux deviennent plus médicalisés ; on sépare les malades

des indigents. Une préoccupation « hygiéniste » fait aussi exclure les cimetières des villes, du moins en ce qui concerne Paris en 1765.

Le recul des maladies et des épidémies est net, même si subsistent encore la variole, la typhoïde ou autres fièvres (en France, la dernière grande peste frappe Marseille en 1720-1722 faisant 50 000 victimes). En Angleterre, la variole, qui sévit à l'état endémique, frappe plus fortement en 1760, 1774, 1780 — les enfants de moins de cinq ans sont particulièrement touchés —, mais la vaccination, inventée par Edouard Jenner en 1796-1798, va changer la situation. Quant à la grossesse et à l'accouchement, moments périlleux alors pour les femmes, ils sont améliorés par l'organisation de l'obstétrique. En France, Madame du Coudray, institue de véritables « travaux pratiques » et permet la fondation d'un réseau de chirurgiens et de sages-femmes compétents. Son *Abrégé de l'art des accouchements* connaît cinq éditions de 1759 à 1785.

La mortalité infantile décroît aussi, même si elle demeure très forte dans certaines régions. En 1750, un enfant sur quatre décède en France, c'est encore un sur cinq en 1800, mais on compte encore plus de 250 décès pour mille enfants de 0 à 1 an à Paris, dans les années 1770-1780. Avortements et infanticides sont encore nombreux. Les pédiatres anglais servent de référence aux Français, qui lisent les traités sur l'hygiène infantile venus d'outre-Manche. Des expériences sur l'allaitement se déroulent à Paris et dans certaines grandes villes de province à partir de 1775.

On se préoccupe aussi davantage du sort des enfants abandonnés ou de ceux mis en nourrice sans surveillance, ce qui accroît la mortalité. Un hôpital des Enfants trouvés (*Foundling hospital*) est fondé par exemple à Londres en 1741, à l'initiative du capitaine Thomas Coram ; le compositeur Georg Friedrich Haendel en fut un des généreux donateurs, écrivant même un *Hymne*, dont les bénéfices furent versés à l'institution. Les conceptions prénuptiales sont relativement importantes (10 % environ à Londres) mais les naissances illégitimes tendent globalement à diminuer. La famille conjugale devient la norme ; ce choix du couple seul se constate d'abord en Angleterre puis gagne la France.

Par ailleurs, l'espérance de vie s'allonge, avec une avance de l'Angleterre en ce domaine, et passe en moyenne de 30 ans en 1600 à 38 ans en 1800. Il faut noter toutefois que l'industrialisation, surtout à partir de 1780, aggrave les inégalités sociales devant la mort.

2. Les « funestes secrets » français

On assiste en France, à la fin du siècle, à une relative limitation des naissances. En 1770, le taux de natalité s'élève à 38,5 ‰ ; il s'abaisse à 32,5 ‰ en 1801 et jusqu'à 31,8 ‰ en 1811-1815. Dans le même temps, l'Angleterre a un taux de mortalité de 35,7 ‰ en 1770 et 38,4 ‰ en 1800. En France, les intervalles entre les naissances s'allongent dans les catégories de population les plus favorisées dès avant 1780 puis pour la majorité après 1790. Souci plus grand de l'enfant ? Volonté de préserver ou d'améliorer

son niveau de vie ? Influence de l'urbanisation ? Conséquence d'une cellule familiale plus éclatée ? Les « funestes secrets » (les pratiques contraceptives) se répandent malgré les interdits de l'Église. Celle-ci ne réussit à les faire à peu près respecter que dans certaines régions, comme la Bretagne. Très tôt, apparaît donc un nouveau modèle familial, avec un nombre réduit d'enfants par famille. En 1789, les ménages avec deux enfants seulement représentent 16 % des familles, ils en représentent 40 % en 1815.

Cependant, comme l'on compte toujours trois Français pour un Anglais à la fin du siècle, les contemporains, ne considérant que les chiffres absolus, ne se sont pas préoccupés de l'essoufflement démographique français. Pourtant, la France ne représente plus que 16 % de la population européenne à la fin du siècle au lieu de 18 % dans les premières années.

B • Une nouvelle géographie de la population

1. L'espace redessiné

La deuxième dynamique démographique concerne la répartition de la population. C'est une nouvelle géographie qui se dessine alors. En effet, la répartition se renouvelle sous l'effet des transformations économiques et du glissement des activités. Le centre de gravité de l'Angleterre se déplace des régions du sud et de l'est restées rurales, l'« Angleterre verte », vers le pourtour et l'intérieur (Midlands, Lancashire, Yorkshire, voire l'Écosse), les « pays noirs ». En France, le glissement s'opère de part et d'autre d'une ligne Saint-Malo-Genève. Les comportements démographiques s'alignent aussi sur ces déplacements de la population et les taux d'accroissement sont plus importants dans les régions en voie d'industrialisation.

2. L'essor des villes

La population urbaine augmente plus rapidement que celle des campagnes et les mutations économiques donnent naissance à des villes industrielles. Manchester, simple village au début du XVIII^e siècle, compte 100 000 habitants en 1800. Londres continue d'augmenter, avec 700 000 habitants en 1700 et 900 000 environ un siècle plus tard et s'étend de plus en plus vers l'est. L'urbanisation est d'ailleurs plus rapide en Angleterre où, dès la fin du siècle, un habitant sur trois réside dans une ville. En France, dont le territoire est partagé en villes, bourgs et villages (division qui n'a pas de rapport avec le niveau de population), il s'agit d'un habitant sur cinq. Paris compte 650 000 habitants à la fin du XVIII^e siècle, et seule une quinzaine de villes dépassent 30 000 habitants. Le développement des villes s'accélère après 1740 et l'essor se poursuit jusqu'en 1775, puis on observe un ralentissement.

Villes anglaises	Nombre d'habitants	Villes françaises	Nombre d'habitants
Londres	1801 : 900 000	Paris	1789 : 600 000
Manchester	1801 : 84 000	Lyon	1789 : 150 000
Liverpool	1801 : 78 000	Marseille	1790 : 110 000
Birmingham	1801 : 74 000	Bordeaux	1790 : 110 000
Bristol	1801 : 64 000	Nantes	1791 : 80 000

L'accroissement est dû surtout à l'immigration, — car il y a beaucoup de célibataires dans les villes en particulier chez les domestiques —, et cette immigration, venue de la campagne dans la plupart des cas, concerne une population plutôt jeune, déracinée et sans qualification.

La ville vit ainsi en osmose avec la campagne environnante, servant de lieu d'accueil pour les populations rurales mais ayant besoin des campagnes pour son alimentation, ses besoins industriels, son bois... C'est de la ville que viennent les modes mais c'est à la campagne que l'on envoie les enfants en nourrice. Définir la ville est d'ailleurs difficile. Le seuil de population retenu en France est de 2 000 habitants en 1747 puis 4 000 en 1765 pour finalement revenir à 2 000 en 1846. En fait, cela n'a guère de signification, et la ville se définit plutôt selon des critères juridiques, urbanistiques, économiques et culturels.

L'urbanisme développé dans la période précédente se poursuit, avec la construction de places royales telle celle de la Concorde à Paris par Jacques Ange Gabriel. En 1788, Louis Sébastien Mercier insiste sur la fièvre de construction dans Paris, où l'on propose des lotissements. Les équipements font l'objet de soins plus attentifs ; ainsi, le souci d'hygiène, rappelé plus haut, a-t-il pour conséquence des besoins accrus en eau dans les maisons. Paris compte, entre autres, 20 000 porteurs d'eau, qui distribue l'eau de la Seine. Cependant, Londres apparaît en avance sur bien des équipements (pompes à feu...) et l'Angleterre a davantage le souci des espaces verts. Ainsi à Bath, la station balnéaire en vogue, imaginée par les Wood père et fils, le plan met l'accent sur des places centrées sur des jardins.

La vie en ville éveille aussi toute une série de fantasmes et des auteurs insistent sur les « turpitudes » urbaines comme Christopher Anstey (*The New Bath Guide*, 1766) ou Restif de la Bretonne dans *Le paysan perversi ou les dangers de la ville*, en 1795. Elle est aussi tout simplement un lieu de culture partagée, celle de la rue, avec, par exemple, les foires, comme celle de Saint-Germain, et les théâtres de plein air.

2

Des sociétés inégalitaires, l'exemple anglais

A • L'Angleterre du *landed interest*

1. Les modes de possessions du sol

La société anglaise est toujours dominée par les grands propriétaires terriens, selon une division ternaire. Cette aristocratie, qui comprend alors environ 12 000 familles, est elle-même subdivisée ; on distingue les *landlords*, issus de la vieille noblesse, dont les aînés siègent à la Chambre des Lords (revenus annuels supérieurs à 5 000 livres), les *baronets* (revenus annuels d'au moins 4 000 livres) et les membres de la *gentry* (revenus annuels compris entre 1 000 et 5 000 livres), mais qui n'ont aucun droit ni privilège.

L'ensemble de ces propriétaires fonciers se trouve en possession de près des deux tiers du sol anglais, sans compter les propriétés urbaines ou encore, entre autres, la possession de mines d'extraction. Certaines fortunes sont colossales, telle celle du duc de Bedford, dont les revenus annuels dépassent 50 000 livres.

En dessous d'eux, la paysannerie se répartit selon une gamme multiple de concession du sol. Au sommet de la hiérarchie, se trouvent les *freeholders*. Ils sont proches des alleutiers, voire des tenanciers aisés. ; même si, dans certaines régions, des droits minimes peuvent leur être malgré tout demandés. Ils constituent ce que l'on appelle les *yeomen*. La *yeomanry* qui représente environ 6 % du monde paysan, soit 250 000 personnes, est donc composée de paysans aisés, dont la propriété est de taille respectable, contrairement à celle des alleutiers français.

On trouve ensuite les *copyholders*, soit 15 % de la population. Leur statut n'est pas toujours clair, mais comme leur nom l'indique, ils ont « copie » écrite du document fixant leurs droits et redevances (l'original est en possession du *landlord* qui peut fixer comme il l'entend les droits de transmission).

Un autre groupe, est constitué des fermiers, ou *leaseholders*, aux contrats divers, avec en général des baux à longue durée révisables. Cela les différencie des paysans français soumis à censive mais dont le cens est fixé une fois pour toutes.

Puis viennent les tenanciers *at will*, expulsables aisément et les *cottagers*, qui se sont installés sans aucun titre sur les communaux.

Il faudrait aussi compter les journaliers... La diversité des conditions est donc très large dans les campagnes anglaises avec une forte proportion

de prolétariat agricole. La deuxième vague des enclosures va le faire disparaître en grande partie ; seuls en sortent gagnants les grands propriétaires et les *freeholders*. Et le paysan indépendant, devient un fermier capitaliste dont la rente foncière peut être revalorisée.

2. Le choc des enclosures

L'évolution des pratiques agricoles, telle que la disparition de la jachère pour des cultures appropriées, commence dès le XV^e siècle mais s'accélère au XVIII^e siècle, sous la direction de grands propriétaires « agronomes ». Les terres communales ne paraissent plus alors indispensables pour la vaine pâture et les nobles ou membres de la gentry clôturent leurs terres pour constituer de vastes domaines : c'est le mouvement des *enclosures*, encouragé par le Parlement. Plus de 1 000 *bills of enclosures* sont pris entre 1740 et 1780 et plus de 1700 jusqu'en 1820, dans le sillage de la loi générale de 1801, modifiant considérablement le paysage anglais.

Les progrès agricoles sont considérables, même s'ils sont progressifs et inégaux selon les domaines. Suivant l'exemple hollandais, les grands propriétaires fertilisent par des fumures, amendent les terres... Ils assèchent des marais, introduisent les prairies artificielles, le maraîchage, et remplacent la jachère par des plantes fourragères (luzerne, trèfle) ou des plantes sarclées pivotantes comme le navet ou la betterave. Le bétail devient plus nombreux et mieux sélectionné, l'élevage du mouton est développé.

Les grands propriétaires vivent donc de leurs terres et des rentes versées par les gros fermiers. Leurs revenus augmentent de plus de 30 %, tandis que croît aussi la valeur des terres. Le roi lui-même, *Farmer George*, féru de botanique, symbolise cette puissance des *landlords* et leur intérêt pour l'agronomie.

Le mouvement des *enclosures* n'est pourtant pas sans conséquences graves. Des critiques se sont d'ailleurs élevées contre les *enclosures*, dans les années 1760 puis 1800-1820. Arthur Young lui-même, d'abord très favorable, a émis des réserves par la suite. Les conséquences sociales ont paru très lourdes. Le mouvement est d'abord « dépeuplant » car la main-d'œuvre agricole s'avère moins nécessaire. La *yeomanry* est particulièrement touchée alors que se confirme ou s'affirme la domination des grands propriétaires et des fermiers capitalistes. L'individualisme l'emporte également, au détriment de l'esprit communautaire.

B • L'Angleterre du *money interest*

1. L'essor de la bourgeoisie

L'industrialisation, dont les prémices sont antérieures au XVIII^e siècle, prend un essor spectaculaire à partir de 1780. Le capitalisme moderne se développe alors, accompagné d'une transformation de la

société et des mentalités. La bourgeoisie devient l'élément dynamique et s'enrichit par l'industrie (le *factory system* gagne peu à peu face au *domestic system*), la banque et le grand commerce. C'est l'âge d'or du négoce, ce qui fait dire à l'écrivain-philosophe David Hume que les marchands sont « une des races les plus utiles ». Il est vrai que l'accroissement de la population a également pour conséquence l'augmentation du nombre de consommateurs. Le commerce assure ainsi, entre 1800 et 1815, de 10 à 15 % du revenu national. Les échanges se réalisent avec l'Europe, ou prennent la forme du commerce triangulaire ou s'effectuent bien entendu à l'intérieur même du pays. Ils sont à peine ralentis par le blocus continental.

Ces échanges sont facilités par le développement des moyens de transport. Les voies de communication se multiplient, en particulier les canaux qui forment un réseau cohérent, les routes à péage (*turnpike roads*). Depuis les foires et les marchés locaux jusqu'aux vastes marchés mondiaux, l'Angleterre est ainsi le premier pays commerçant du monde. Maîtres en particulier de l'Extrême-Orient, les Anglais en importent le thé qui devient la boisson nationale. Londres, alors la plus grande ville d'Europe, est le centre de l'économie-monde.

Cette bourgeoisie commerçante qui s'enrichit, se rapproche de la noblesse par son mode de vie et ses mentalités d'autant plus que la noblesse elle-même, n'hésite pas à placer son argent dans l'industrie et le commerce et ne craint pas, contrairement à l'aristocratie française, de « déroger ».

La bourgeoisie manufacturière et celle du négoce, achètent des domaines fonciers et forment une nouvelle *gentry*. Celle qui reste en ville est la *pseudo gentry*. On distingue aussi les « nababs », enrichis par le commerce avec l'Inde, et qui s'allient à l'aristocratie. Ainsi se forment de nouvelles élites aux côtés des anciennes, qui s'intègrent par les mariages — le ministre Walpole épouse la fille d'un gros marchand —, par la fréquentation des mêmes écoles (les *public schools*) des mêmes universités où l'enseignement repose sur les humanités et le sport, par la fréquentation des mêmes clubs... Ces élites sont soucieuses de leur représentation et cherchent à donner d'elles-mêmes une impression d'ordre. Elles contribuent dans les maisons qu'elles se font construire, les hôtels particuliers des villes ou les *country houses* à promouvoir le style néoclassique puis le style néogothique. Dans les modes de l'élite — le cas est moins fréquent en France —, figure le « grand tour » : accompagné(e) en général par son précepteur, le jeune homme, et plus rarement la jeune fille, franchit la Manche (La traversée Douvre-Calais s'effectue entre 3 et 12h) et part pour un an, jusqu'à cinq ans maximum, sur le continent ; la France et l'Italie — et Rome tout particulièrement —, sont les destinations privilégiées. À Paris, le jeune Anglais fortuné quitte ses habits plutôt sombres pour des vêtements riches avec dentelles, et pratique l'art de la conversation et de la galanterie.

2. L'accaparement du pouvoir politique

Les élites se partagent les charges de juges de paix, d'officiers, de pasteurs et contrôlent le Parlement. L'importance des corps municipaux, plus puissants en Angleterre qu'en France, ajoute à leur pouvoir. Les nobles sont également maîtres de la Chambre des Lords et des Communes. Ces dernières, élues par les comtés et les bourgs, sont loin de représenter le pays réel. La corruption électorale, caricaturée par Hogarth, est d'un usage courant. En outre, le corps électoral se réduit ; en effet, dans les comtés, il est nécessaire d'être propriétaire foncier pour voter, et la concentration des terres diminue le nombre d'électeurs. En outre, comme les membres des Communes sont également élus par les bourgs qui ont la « franchise » ou droit de vote, et dont la liste a été établie au Moyen Âge et demeure gelée depuis la reine Elisabeth I^{re}, on voit apparaître des bourgs « pourris », sans électeurs... Pendant ce temps, des villes industrielles n'ont aucun représentant. La réforme électorale demandée par le ministre William Pitt en 1803 est repoussée et ne se fera qu'en 1832. Le patronage, sorte de clientélisme pratiqué sur les *yeomen* (petits propriétaires terriens) et les *squires*, par les grands propriétaires empêche aussi tout changement. Quant aux deux partis, le parti *tory* et le parti *whig* qui se partagent la scène politique, chacun garde ses soutiens traditionnels. Les *tories*, qui défendent la prérogative royale, reçoivent plutôt le vote des *squires* et des membres de l'Église anglicane ; les *whigs*, davantage favorables au Parlement et hostiles à un éventuel retour de Stuarts, recrutent parmi les *yeomen*, les dissidents, les marchands.

3. Vers l'ascension sociale ?

Les frontières entre les catégories sociales ne sont jamais rigides. Il existe aussi une bourgeoisie du « talent » et des membres de certaines professions libérales ; des artistes ou des écrivains peuvent aussi connaître une promotion sociale importante. Ainsi le peintre Reynolds est-il fait *baronet*. En outre, le commerce, l'extension des professions du droit... font-ils aussi émerger peu à peu une *middle class* qui affirme ses propres valeurs et accède aux loisirs. Le terme de *class* apparaît en 1730 pour désigner d'abord les catégories les plus modestes, la *lower class*, puis on distingue ensuite l'*upper class* puis la *middle class*.

C • Les classes populaires anglaises

1. Le monde des campagnes

Dans les campagnes, les petits propriétaires, les *yeomen*, cèdent plus facilement leurs terres et vont s'installer en ville, devenant des salariés ; des paysans sans terre ou ruinés par l'extinction des pratiques communautaires